

|  |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
|--|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|  | <p>Gouchen Michel : Né le 6-05-1874 à Saint-Pierre-Quilbignon ; 1900, prêtre et vicaire à Saint-Louis de Brest ; 1912, aumônier des Aug. Hospitalières de Morlaix ; 1920, recteur de Saint-Michel de Brest ; 1931, chanoine honoraire ; 1935, premier curé de Saint-Michel, Brest ; 1940, aumônier du Carmel de Morlaix ; 1948, hors diocèse ; 1949, prêtre résidant à Landerneau (hospice) ; décédé le 17-06-1952.</p> <p>Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1952 p. 436-440.</p> |
|--|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

« Etre prêtre, tout prêtre, rien que prêtre » : telle est la règle de vie qu'il se fixe dès le jour où il reçoit des mains de Mgr Dubillard l'« éminente dignité » du sacerdoce. C'était le 25 juillet 1900. Il était entré le 6 mai précédent dans sa 27<sup>e</sup> année.

L'histoire de sa vocation témoigne de la façon mystérieuse dont chemine parfois la grâce pour parvenir à ses fins. – Certes, le milieu familial peut beaucoup pour l'essor d'une vocation : par deux fois on le constatera en ce modeste foyer quilbignonais (le père était ouvrier à l'Arsenal, la mère couturière et garde-malade) dont les seules richesses étaient la foi chrétienne, l'honnêteté et le courage : des six garçons qui y virent le jour, le Seigneur en prendra deux à son service : Michel, le cadet devenu très tôt l'aîné, et à sa suite le quatrième, son filleul Prosper.

Le milieu familial ne suffit cependant pas pour que la vocation naisse et atteigne son terme : le Seigneur reste maître de ses dons, et ce sont, en définitive, ses mains invisibles qui, au moment voulu, poussent vers leur destin les âmes qu'il s'est choisies.

Entré en 1885 au lycée de Brest comme boursier externe, puis demi-pensionnaire, Michel en sort en 1892, muni du diplôme de bachelier ès-lettres. Que va-t-il en faire ? – Il songe d'abord à la Médecine navale : sa mauvaise vue l'arrête dès le seuil. Il se présente au concours de l'Ecole Normale Supérieure : insuffisamment préparé, il échoue. Il se tourne vers le Commissariat de Marine : à peine s'est-il mis en marche, qu'il reçoit le conseil d'abandonner le Droit pour les Lettres. Il est envoyé comme surveillant au collège de Beaufort, en Anjou. Trois mois sans messe l'amènent à solliciter un poste qui le rapproche de sa famille. A la rentrée d'Octobre 1894 il devient maître d'études au collège communal de Lannion.

C'est là que la Providence lui fit trouver en M. le chanoine Gutterel, aumônier des Religieuses Augustines et ancien professeur de Morale au Grand Séminaire de Saint-Brieuc, le père spirituel qui, d'un mot, allait briser toutes les hésitations et se faire près de lui l'interprète très averti de la volonté divine. Il y acquiesce sur-le-champ. Le clergé de sa paroisse accueille sa décision avec autant de satisfaction que ses généreux parents. M. Henri Le Bihan, ancien vicaire de Saint-Brieuc, devenu aumônier des Frères et du patronage de Saint-Louis, l'accueille sous son toit et le prépare à sa vie nouvelle. Et le premier mardi d'Octobre 1895, il entre au Grand Séminaire de Quimper.

Il s'y fait remarquer tout de suite par sa piété profonde et l'ardeur avec laquelle, malgré une santé déficiente (sa deuxième année se partagera entre un séjour à la Maison Saint-Joseph et un

préceptorat à Landerneau), il se livre à l'étude des sciences sacrées. Parmi ses maîtres il vouera une particulière reconnaissance à M. le chanoine Treussier et à celui qui, devenu Monseigneur Cogneau, ne cessera de lui témoigner la plus paternelle sollicitude. Deux fois chargé de la sacristie par la confiance de ses supérieurs, la part active qu'il prend au « Cours d'œuvres », où les séminaristes, sous la direction de M. Treussier, traitent de sujets de doctrine et d'actualité sociales, le fait élire par ses condisciples secrétaire puis président de la Conférence. C'est à ce titre qu'en Août 1898 et 1899 il est délégué au Congrès de Œuvres du Val-des-Bois, où le « Bon Père » Léon Harmel réunissait, autour d'éminentes personnalités ecclésiastiques et laïques, des prêtres et des séminaristes désireux de s'instruire des problèmes sociaux de l'époque et des initiatives qui s'essayaient à les résoudre à la lumière des enseignements de Léon XIII. L'abbé Gouchen y présente un rapport sur « ce que peut faire un séminariste » en ce domaine et y noue avec les pionniers de l'action sociale catholique des relations dont la Providence lui fournira bientôt l'occasion de tirer parti.

Au lendemain de son ordination, alors que tout le désignait aussi bien pour les hautes études que ses supérieurs avaient d'abord songé à l'envoyer poursuivre à Rome, il fut nommé vicaire à Saint-Louis de Brest. Un vaste champ d'action l'y attendait, où se mêlaient toutes les classes sociales et où il devrait, pour satisfaire ses ouailles, leur offrir tour à tour les richesses d'une intelligence qu'il ne cesserait de cultiver et celles d'un cœur prêt à tous les sacrifices.

A l'école d'un curé, « l'abbé Roull », plus tard Monseigneur Roull, « dont le nom seul symbolisait aux yeux de tous, croyants ou incrédules, le sacerdoce idéal, celui qui par sa science force le respect, mais qui par sa bonté force la gratitude » ; soutenu par l'esprit d'équipe qui anime le groupe dont il est le dernier, groupe remarquable par la finesse, le talent littéraire, l'amour de l'art, le sens social, le dévouement à la jeunesse, l'esprit surnaturel de tous ; il suffit de nommer MM. Le Dez, Corre, Joncour, Le Pape, Le Berre, Calvez ; le jeune vicaire se dépensera sans compter : il passera son temps aussi bien à organiser et à gérer les premiers Jardins Ouvriers de la région et à étendre l'action de la Coopérative « L'Alliance des Travailleurs », qu'à préparer de solides instructions pour le Cercle d'études des jeunes gens, la Congrégation des hommes, la Confrérie de Sainte-Anne, le catéchisme de persévérance des jeunes filles, — sans préjudice des fonctions courantes du ministère paroissial dont ne lui revenait pas la moindre part, des nombreuses vocations religieuses qu'il aide à se découvrir et à s'épanouir, des prédications qui lui sont demandées même en dehors des limites du diocèse.

Douze ans d'un tel labeur et en un tel milieu le préparaient sans qu'il le sût au rôle plus lourd encore que la Providence lui réservait à Saint-Michel, au lendemain de la mort du fondateur de cette paroisse, M. l'abbé Le Rhun.

Elle lui ménagea auparavant un répit de huit années en lui confiant, en octobre 1912, l'aumônerie de Saint-François de Morlaix. Depuis la mort de son père, survenue en 1908, M. Gouchen souhaitait de pouvoir bientôt accueillir sous son toit la pieuse mère qui avait formé son âme d'enfant à mettre l'amour de Dieu « bien moins dans les effusions sentimentales que dans la pratique de l'obéissance et de la douceur ». La réalisation de son vœu, le calme qui descend du sanctuaire et des ombrages de la Salette, les loisirs que lui laisse son ministère auprès des Religieuses Augustines et de leurs pensionnaires pour rafraîchir et compléter ses connaissances, les facilités que sa piété y trouve pour se retremper et s'épancher lui font de ce séjour à Saint-François, en dépit de trois « mobilisations » successives qui l'en écartent momentanément, comme une « saison » spirituelle d'où il rentrera prêt à sa nouvelle mission.

En 1920, à 46 ans, en pleine maturité, M. Gouchen devient donc recteur de Saint-Michel. Depuis dix ans que la paroisse est détachée de Saint-Martin, elle n'est pas encore « assise ». L'esprit paroissial et

même, chez plusieurs, l'esprit chrétien restent à créer. Les ressources matérielles, de même. Le fondateur y a dépensé son modeste patrimoine ; il s'est surdépensé lui-même et il est mort à la tâche, laissant une dette lourde, et rien en caisse.

Or l'église était inachevée, les verrières fêlées ; les sièges manquaient, le chœur n'était guère séparé des bas-côtés... Quinze mois après, la pose de vitraux artistiques commence ; neuf mois encore, et un beau patronage de garçons est inauguré. En 1923, la première échéance de l'ancienne dette est remboursée ; en 1927, la deuxième ; la troisième et dernière dette, payable en 75 années, est éteinte en moins de quinze ans... Aux offices plus vivants les fidèles accourent de plus en plus nombreux. Tous les dimanches, à la messe de 8 heures, le recteur leur présente la doctrine toujours actuelle de l'Evangile et leur apprend à mettre le Christ dans leur vie. En semaine il groupe les mères chrétiennes, les jeunes filles du Cercle Jeanne d'Arc, les Jécistes des écoles publiques ; il donne aux aînées de l'« Immaculée » des cours de religion dont elles n'ont pas perdu le souvenir ; les professeurs catholiques universitaires se groupent autour de lui pour approfondir l'objet de leur croyance ; chaque soir il récite *Matines* et *Laudes* auprès de son confessionnal, à la disposition de ses pénitents. Son presbytère est ouvert à tous, prêtres et laïcs. Il visite ses paroissiens, soulage des misères sans nombre, et se repose de toutes ces préoccupations en entourant sa vénérée mère des attentions les plus délicates que puisse inspirer la piété filiale.

Quand Dieu la rappelle à Lui, le recteur de Saint-Michel vient d'être honoré, en juin 1931, du camail de chanoine à l'occasion de la Confirmation. Mais cette distinction ne ralentit pas son zèle. Mgr Duparc, qui constatera en 1932 le succès de la grande Mission, reviendra en 1935 avec Mgr Cogneau bénir les trois chapelles absidiales dont l'église s'est ornée et consacrer les autels de marbre blanc qu'elles abritent. Cette fois c'est la paroisse qui, en récompense de la vitalité de ses œuvres, est élevée à la dignité de cure.

Cependant ni les eaux de Contrexéville ni celles de Vichy ne le délivrent de ses crises périodiques, et la guerre qui éclate lui apporte des soucis nouveaux. Son patronage réquisitionné, deux de ses vicaires faits prisonniers, il ne veut pas être inférieur à sa tâche : cinq mois après l'entrée des troupes allemandes à Brest il est nommé, le 14 novembre 1940, aumônier du Carmel de Morlaix.

Pendant huit ans les Moniales bénéficieront de sa science théologique et de son expérience des âmes. Les Carmélites s'accordent avec les Augustines de Saint-François pour louer la solidité de sa doctrine « appuyée spécialement sur Saint Paul, et qu'il nous inculquait avec toute l'ardeur de sa foi... De conseil très sûr, ses directions portaient les âmes à la confiance et à la paix, dans le respect de la vie religieuse, qu'il comprenait et aimait... ».

Il avait espéré mourir au Carmel : aussi lui en coûta-t-il beaucoup lorsque, en raison des difficultés que lui créait son état de santé, Mgr l'Evêque lui demanda de prendre quelque repos chez son frère, nommé aumônier de l'hospice de Landerneau. Pendant plus de trois ans il dirigera dans les voies de la piété les religieuses de la paroisse ; il aidera son frère dans un ministère astreignant ; il remet sur le métier telle et telle des séries d'instructions dont il a rempli plusieurs dizaines d'épais cahiers. Une grande joie vient adoucir l'amertume de son « déracinement » lorsque M. le chanoine Hall l'invite à célébrer ses Noces d'or sacerdotales dans son ancienne église de Saint-Michel. La cérémonie, présidée par Mgr Cogneau, et au cours de laquelle M. Hall tint à prononcer lui-même l'éloge de son prédécesseur, vaut à M. le chanoine Gouchen d'innombrables témoignages de reconnaissant attachement.

Toujours disposé, surtout en matière de prédication, à répondre à l'appel de ses confrères, c'est au retour d'une journée de recollection qu'il avait prêchée, non sans peine, au Séminaire de Saint-Jacques, qu'une violente crise cardiaque le contraignit à s'aliter le 29 février. Il pourra encore

célébrer quelques rares fois la sainte messe, puis les crises iront se multipliant. Le 6 mai, malgré les soins dévoués dont l'entourent les médecins, les Religieuses de l'hospice et de la Miséricorde, malgré la vigilance attentive de son frère Prosper, le mal s'aggrava : « Mon Dieu, répétait-il, je n'en peux plus : faites cependant que je vous aime, que je meure dans un acte d'amour ! » Ce n'est qu'après six semaines d'atroces souffrances, offertes, disait-il, en union avec celles du Christ « *pro innumerabilibus peccatis et effensionibus et negligentis meis* » et pour la sanctification de ses frères dans le Sacerdoce, que son vœu se réalisa aux premières heures du mardi 17 juin.

On meurt habituellement comme on a vécu. Au-delà des spontanéités d'un tempérament qu'il s'évertuait à vouloir assouplir, c'est bien l'amour effectif de Dieu et de ses frères qui inspirait toute l'activité du chanoine Gouchen. C'est la perspective des âmes à conduire ou à ramener à Dieu qui a déterminé l'orientation de sa destinée. C'est au service de Dieu et des âmes qu'il a mis sa vaste culture, méthodiquement entretenue par des lectures faites le plus souvent la plume à la main; sa fine intelligence, sa prodigieuse mémoire, ce don remarquable d'éloquence qui le faisait citer par Mgr Duparc dans la chaire de Saint-Michel comme « un maître dans l'art de la parole sacrée ». C'est à leur unique service qu'il a mis l'influence que sa valeur intellectuelle et morale lui avait acquise auprès des élites : son intervention, par exemple, ne fut pas étrangère à l'affectation actuelle du domaine de Kéraudren. Les « Souvenirs » qu'il rédige à l'usage des membres de sa famille, dont il est le guide toujours écouté, ne visent qu'à resserrer les liens qui les unissent dans les mêmes convictions chrétiennes.

Son esprit surnaturel s'alimente régulièrement aux sources les plus sûres. Pour se prémunir lui-même contre les dangers de la routine et de la tiédeur, il était entré en 1923 dans la Société des Prêtres de Saint François de Sales, dont son moniteur nous certifie qu'il a toujours observé la règle sévère. Ses amitiés, choisies entre toutes, mais combien fortes et chaudes, lui servent d'appui dans ses efforts vers cette « union à Dieu dans le Christ » à laquelle il aspire. C'est dans ses méditations au pied du Tabernacle qu'il puise le meilleur des lumières dont tant d'âmes ont bénéficié, de la sympathie qui l'incline au soulagement de toutes les détresses, de la charité qui arrête sur ses lèvres la moindre parole susceptible de désavantager ceux-là même qu'il sait moins bien intentionnés à son égard, de la patience dans les épreuves où il ne voit qu'un moyen de « compléter en sa personne ce qui manque à la passion du Christ pour son Corps qui est l'Eglise ».

C'est ainsi qu'il a compris son rôle essentiel, qui est celui de médiateur ; c'est ainsi qu'il a été « prêtre, tout prêtre, rien que prêtre ».